

Libération

CULTURE



«Ô Sensei», en état Diverrès

DANSE En solo et en tournée, la chorégraphe revient aux sources de son inspiration dans un hommage à Kazuo Ohno, maître japonais du butô disparu en 2010.

Par **MARIE-CHRISTINE VERNAY**
Envoyée spéciale en Avignon

Là, au cœur de l'hiver d'Avignon: la diva, la reine Catherine Diverrès vient rappeler que la danse est un au-delà du corps, qu'elle n'est pas seulement une suite de mouvements ou de déplacements mais une vibration, une délicatesse à fleur de peau. Elle est l'invitée du festival les Hivernales (*lire encadré*), qui l'accueille dans son petit théâtre après lui avoir demandé un hommage à l'un de ses maîtres, Kazuo Ohno avec qui elle travailla entre 1982 et 1983, ce qui allait marquer définitivement son parcours.

ROSÉE. Connaissant la chorégraphe et son engagement dans l'instant, peu coutumière des cérémoniaux, ce n'est pas vraiment à une civilité que le public avignonnais a pu assister. Son solo *Ô Sensei* – que l'auteur qualifie «*d'essai comme les autres, ni plus ni moins*» – est une commotion dont on ressort en pleurs, liquéfié, sûr que la danse sait dire à la fois les grands déluges, la goutte de rosée, l'intime et les tragédies universelles. Pour ce faire, chaque parcelle de peau, de

la nuque au bout des doigts, est requise. Ce spectacle n'est pas un regard passé et nostalgique sur Kazuo Ohno, danseur et chorégraphe japonais cofondateur du butô, il en est son prolongement, comme si le dialogue avec les morts était une évidence. Bien que nous eussions aimé mille hommages pour ce Japonais disparu en 2010, ce qui ne sembla intéresser qu'une toute petite communauté, le solo de Catherine Diverrès les vaut tous.

Sur la scène nue, hormis un écran blanc qui contraste avec la noirceur ambiante, elle se présente comme un sale gamin, immobile, détachée en noir sur le fond blanc. Quelque chose dérange les mains, bientôt les jambes, comme si les kamis, êtres surnaturels, sortes de divinités, venaient chatouiller la danseuse. Une projection d'un film surexposé vient brouiller, effacer cette première image très nette. Surgie de nulle part, une forme danse jusqu'à la disparition, presque à l'aveugle. Ce n'est autre que Catherine Diverrès, que l'on dirait, ici, maître d'art martial à la façon légendaire de Morihei Ueshiba. Nouvelle transformation, nouvelle entrée en scène. La danseuse revient, en live et en femme cette fois, portant une étoile rude qui ne

laisse apparaître dans le dos qu'un pan de robe rouge d'un cabaret lumineux et désuet.

Personnage du théâtre nô, elle est tout autant une créature sans appartenance, errante, rappelant la danseuse «*la Argentina*» dont le chorégraphe japonais s'était entiché, jusqu'à lui prêter son corps. Elle est une enfant, elle sautille, elle est aussi une tragédienne en écho à des Mary Wigman ou des Martha Graham en robes longues elles

aussi, une femme puissante et fragile. Elle est l'imprévu et bouleverse par la qualité et la précision du geste, du pas, quand elle n'est pas tout simplement musique sur la voix d'Ingrid Caven dans un *Ave Maria* rugueux, déchiré. Il est rare de voir une si grande danseuse, dont l'ego s'est entièrement dissous dans l'espace.

LIBRES. Chorégraphe et pédagogue, Catherine Diverrès a su aussi trans-

mettre un autre de ses solos: *Stance*, qu'elle avait créé (et dansé) en 1997 et qui est le même, bien que plus dépouillé, dans l'apparat. Carole Gomes y respire. Son dos livre dans un décolleté tout à la fois le lisse et la sueur, les nœuds et les déliés. Là encore, la fragilité est la colonne vertébrale de la pièce. On pense à des pleureuses, des résistantes. La robe pèse son poids et le ventre respire. Les mains se baladent, libres, flottantes dans l'air. Un moindre souffle et cela pourrait disparaître. Au sol, contre terre, la danseuse achève son dernier geste en tenant la main avant de la laisser glisser sur les planches. Fin. La danse de Catherine Diverrès reste résolument féministe et profondément féminine. Elle consume et ravage sans dommage. On lui doit quelques rides et une inébranlable jeune insouciance. ◆

Ô SENSEI
de **CATHERINE DIVERRÈS**

En tournée: le 6 mars au Théâtre Anne-de-Bretagne à Vannes (Morbihan), au Volcan du Havre (Seine-Maritime) le 23, aux Rencontres chorégraphiques au CND de Pantin (Seine-Saint-Denis) du 23 au 25 mai et à Paris, au Théâtre national de Chaillot, du 12 au 15 novembre.

AVIGNON TERMINE SES HIVERNALES

Les Hivernales, festival de danse organisé par le Centre de développement chorégraphique (CDC) d'Avignon, méritent leur triple A. Après A comme Afrique, A comme Amériques, la nouvelle et 34^e édition s'attache à l'Asie. «*De la Chine à la Corée, du Japon au Laos*, éditorialise Emmanuel Serafini, directeur du CDC, *il se pourrait bien que notre avenir passe par ce continent. Ne dit-on pas que la Chine détient les avoirs des Etats-Unis, de l'Europe bientôt?*» Si *Ô Sensei* n'y est plus visible, l'installation de l'artiste coréen Lee Ufan perdure, avec la pièce du jeune chorégraphe américain Jonah Bokaer, *On Vanishing*, et la musique de John Cage tous les jours, à 13 heures, à la Maison Jean-Vilar. La danse minimale, qui mesure l'espace, l'ouvre infiniment (ou le replie par une chute brutale sur un coude), est calme, écrite, dessinée. En connivence avec l'œuvre minérale de Lee Ufan qui regarde passer le temps. Et nous aussi.

Les Hivernales. Centre de développement chorégraphique, espace Vaucluse, place de l'Horloge, Avignon. Jusqu'au 3 mars. Rens.: 04 90 32 92 28.